

La fougère. - Remède contre le ténia ou ver solitaire

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 25

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Gerzée, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Avons-nous le beau demain ?

C'est la dernière question que font, le soir, les bonnes femmes, lorsque, avant de se coucher, elles viennent, la bégueine sur la tête, tirer leurs volets et inspecter l'état du ciel.

C'est la question que se posent les paysans qui viennent d'enclappler leurs faux pour commencer les foins le lendemain matin, et qui, par dessus la haie, échangent quelques paroles avec le voisin.

C'est la question que se posent, anxieux, des quantités de touristes. Pendant toute la semaine, ils ont respiré l'air étouffé des bureaux. Penchés sur les longues colonnes de chiffres à additionner, n'ayant comme distraction que le vol des mouches battant lourdement les vitres, ils ont rêvé des hautes cimes, de l'air pur et frais des glaciers, de l'eau des torrents et de la bonne et saine fatigue qui rendra leurs muscles souples et leur cerveau léger. Au grincement des plumes d'acier sur le papier, ils ont évoqué la Dent-d'Oche ou les Rochers-de-Naye, le Mont-Tendre ou les solitudes de Lioson.

C'est la question que se posent des centaines d'écoliers. Le grand jour de la course scolaire va luire. Les chars qui doivent cahoter la bande joyeuse jusqu'à la prochaine gare sont enguirlandés de sapins; sur la table de la cuisine, la maman a aligné, en bon ordre, les œufs et les saucissons, dont les sacs vont se remplir tout à l'heure. A l'école, c'est en vain que le maître dicte de son ton le plus monotone. A chaque instant une tête brune ou blonde jette un regard anxieux vers la fenêtre, et l'on entend Jacques dire à Pierre: « Croistu qu'il fera beau demain? Regarde voir ce nuage. »

Le maître lui-même, tout en conservant son air digne et sévère, se pose anxieusement la même question: « S'il fait mauvais temps demain, se dit-il, il n'y aura plus moyen d'y tenir. Autant vaudrait garder un *quarteron de grémillettes* au soleil. »

C'est enfin, amis lecteurs, la question que se pose le *Conteur*, parce que rien de ce qui vous intéresse ne lui est indifférent.

Et s'il essayait d'y répondre?? Oh! je sais bien qu'il existe quelque part, au Champ-de-l'Air, un bureau du *beau temps*, chargé de correspondre avec les régions supérieures. Là, des messieurs, non moins instruits que solennels, sortes de Nostradamus du presque XX^e siècle, prophètes en redingotes et cravates claires, annoncent solennellement, *urbi et orbi*, le *temps probable*.

Sans doute, ils vont nous accabler de leur ressentiment. Mais après tout, la concurrence est libre, n'est-il pas vrai? La Constitution fédérale garantit la liberté du commerce, et l'Etat n'a pas encore, que je sache, monopolisé le beau temps, comme le sel et la poudre à canon.

Faisons comme Elie et les prophètes de Baal, et que le bon public soit juge!

Le *Conteur*, sans doute, n'a pas à sa disposition tout un attirail de baromètres, de thermomètres, de pluviomètres, de sismomètres, et de trente-six autres choses en *mètre*; mais

il possède, dans ses archives, un vieux livre du temps de nos grand'mères. Oh! ce n'est pas la peine de hausser les épaules, Messieurs les météorologistes, nos grand'mères ont sur nous un très grand avantage, celui d'être nées avant nous, et leurs prédictions valent bien les vôtres. Car, sachez-le bien, sous le rapport de l'infailibilité, vous n'avez rien de commun avec le pape, et il y a, par le canton, nombre de mauvaises langues qui prétendent — je sais bien qu'il ne faut pas tout croire, non plus — qui prétendent que, lorsque vos prédictions se réalisent, ce sont tout simplement des *coups de borgne*, absolument comme lorsque le vieux David Tinquet décrocha le coquemar à l'abbaye. Le pauvre homme avait éternué au moment de tirer la détente, et lâché son coup de fusil au hasard.

Ceci dit, écoutez bien, bonnes gens que la chose intéresse: C'est mon vieux livre qui parle:

Quand le soleil se lève dans les nuages qui le cachent tout à fait ou à moitié, quand il paraît taché ou qu'il est rouge, bleu ou chargé de plusieurs couleurs, qu'il est environné de longues raies, ce sont signes de pluie dans la journée. De même lorsque, dans son cours, il paraît petit, pâle, environné de cercles sombres, caché dans un nuage jaune ou roussâtre, qu'il pousse de longs rayons, ou qu'il demeure dans une nuée noire, c'est de la pluie pour le lendemain.

La lune qui se renouvelle quand le tems change, qui ne paraît point le quatrième jour, ou qui a les cornes sombres dans son commencement, marque la pluie. On prétend aussi que le trois, le quatre et le cinquième jour de la lune influent sur tout le reste du mois, et que quand la corne haute du croissant est plus obscure que la basse, il pleuvra en décours; au lieu que la pluie viendra au premier quartier, si la corne basse est la plus sombre; et en pleine lune, si le milieu du croissant est le plus noir.

C'est encore un signe de pluie, si on se trouve las et assoupi, sans autre cause que la pesanteur de l'air; si l'on ressent des douleurs aux jointures, des rhumatismes, des cors aux pieds; si la corneille se baigne ou crie le soir; si le corbeau croasse ou bat des ailes; si les oies crient et volent plus que de coutume; si les abeilles n'osent s'éloigner; si les vers sortent de terre; si les fourmis s'agitent et emportent leurs œufs; si les poules se mettent à couvrir leurs poussins sous leurs ailes, ou à couvrir la terre et se battre; si les pigeons s'élèvent en l'air précipitamment; si les hirondelles volent bas et crient sur les eaux; si les cochons folâtent et brisent tout; si les chats s'épluchent; si les vaches béent en l'air; si les ânes braient plus que de coutume, ou s'ils secouent les oreilles, se roïdissent la queue et se vautrent; si les coqs chantent extraordinairement, principalement le soir quand ils sont juchés (le chant du coq à des heures extraordinaires marque toujours un changement de temps); si le ciel devient humide; si les retraits puent plus que de coutume; si les chiens se vautrent; si les mouches, les puces et les punaises mordent plus fort que de coutume; si le son des cloches est plus perçant; si les charbons du foyer pétillent et que la fumée n'aille pas droit; s'il s'attache des charbons dessous le pot-au-feu; si la lampe ou la chandelle noircit en brûlant, se charge de champignons et pétille, ou que la fumée soit épaisse; si la suite des cheminées tombe par flocons, ce sont tous là signes d'orage et de pluie.

Quand le soleil se lève sans taches et sans être plus grand qu'à l'ordinaire; qu'il se lève dans un petit brouillard qui s'évanouit et dans un cercle qui se dissipe également, qu'il se couche clair et net au milieu de quelques petits nuages rougeâtres détachés les uns des autres; quand la lune se renouvelle en tems serein, que son croissant est sans tache, que le troisième jour la lumière est petite mais vive, c'est du beau temps pour tout le reste de son mois.

Quand les nuées qui sont comme un chapeau dont elles couvrent le haut des montagnes se dissipent, quand la voie de lait ou lactée est claire et luisante, quand il y a eu beaucoup de rosée et que le ciel est serein, on peut compter sur un beau jour. Il en est de même quand le hibou se montre le soir et chante toute la nuit, quand les corneilles crient le matin et que les canards s'éloignent de l'eau.

Une éclipse amène ordinairement du beau temps.

Et maintenant, lecteurs, si vous avez encore besoin de mes concurrents du Champ-de-l'Air, c'est que vous êtes bien difficiles à contenter.

PIERRE D'ANTAN.

La fougère. — Remède contre le ténia ou ver solitaire.

On sait que la fougère est reconnue comme le remède souverain contre le ténia; mais ce que chacun ne sait pas, c'est l'origine de ce remède et le nom de son inventeur.

Avant l'emploi de la fougère, c'est-à-dire au milieu du siècle dernier, les parasites de l'intestin étaient fort redoutés et quiconque en logeait un dans ses entrailles passait pour un homme bien à plaindre, capable des plus grands sacrifices pour se débarrasser de la terrible bête. Aussi, de tous les pays d'Europe, de riches verminifères venaient-ils consulter le spécialiste Nouffer.

Le *Petit Marseillais*, qui a publié il y a près de deux ans un article très intéressant sur ce sujet, nous apprend que « ce Nouffer était un petit chirurgien du canton de Berne, qui n'avait pas son pareil pour déloger le ver solitaire, au moyen d'un médicament dont il gardait la formule secrète. Malgré qu'il eût aidé une infinité de gens à vivre, Nouffer mourut. Sa veuve le pleura, pendant le délai réglementaire, puis se consola en continuant le commerce du défunt. Le deuil était fini, et le spécifique s'appelait « Le remède de M^{me} Nouffer », lorsqu'un grand seigneur russe, le prince Baryantinski, fit le voyage curatif d'Helvétie.

» Tourmenté, depuis plusieurs années, par un ténia rebelle, il fut délivré en trois jours par l'héritière du bienheureux secret vermifuge.

» La joie du prince était immense; il vint la manifester à Paris, où il cria partout l'efficacité du remède de M^{me} Nouffer. Il la célébra tant et si bien, à la ville et à la cour, que Louis XV fit essayer la drogue par ses médecins. Les essais de la faculté ayant été suivis de bons résultats, le roi acheta la formule et ordonna de la publier pour le soulagement de l'humanité.

» Passé de vie à trépas en 1774, emporté

par la petite vérole, le monarque « bien-aimé » ne put lire cette publication, laquelle n'eut lieu qu'en 1775, dans les termes suivants :

« Au début du traitement, le malade fait usage d'eau panée fortement chargée de beurre, et si le ventre est serré, on lui prescrit des lavements de mauve et de guimauve légèrement salés et mélangés d'une petite quantité d'huile d'olive. Le lendemain, de grand matin, on administre trois drachmes de poudre de fougère, suspendus dans quatre à six onces d'eau distillée de tilleul. Pour éviter les nausées, on mâche du citron confit, on se lave la bouche avec une eau aromatique, on respire du vinaigre. Le médicament est-il vomé, il faut attendre que le calme se soit rétabli et administrer une nouvelle dose. Au bout de deux heures on prescrit un bol purgatif ainsi formulé : Calomel et résine de scamonée, de chaque douze grains ; gomme-gutte cinq grains, avec addition d'une petite quantité de confection d'hyacinthe. Chez les gens robustes et constipés, on augmente les proportions de ces substances ; dans les conditions opposées, on atténue les doses. On donne peu après une tasse d'infusion légère de thé. Le ténia expulsé, on remplace le thé par un bouillon de viande. »

» Débarassée des fioritures culinaires qu'on pourrait appeler « les bagatelles de la porte » le remède de M^{me} Nouffer se composait, en réalité, de quelques grammes de poudre de fougère, associée à un purgatif.

» La combinaison était bonne, mais elle ne renfermait aucune substance inconnue, le vieil Hippocrate ayant signalé, dès l'enfance de l'art, les bons effets de la fougère contre l'entozoaire nommé par lui le *ver plat*. Cela avait coûté dix-huit mille livres.

» S'il fallait se baser sur les prix exorbitants qu'acquiescent, de nos jours, certaines spécialités pharmaceutiques dont toute la valeur est faite de grosse publicité, on pourrait croire que l'ami de la Pompadour ne paya pas bien cher le spécifique de la Nouffer, mais en songeant à l'origine modeste du végétal qui est la partie essentielle du remède vendu, on peut dire que le roi ne fit pas un marché très brillant. Ce qu'il y avait de bon dans la recette n'était qu'une vieillerie donnée pour du neuf.

» Ne nous en plaignions pas trop, en somme, puisque le ténia ne fait plus peur aux gens, quoique sa fréquence ait augmenté considérablement, à mesure que se propageait la mode des viandes saignantes, et saluons le modeste végétal qui nous rassure : la fougère. »

Nous trouvons dans une revue spéciale militaire publiée à l'étranger des renseignements vraiment bien curieux et à coup sûr peu connus sur le nombre moyen des balles qu'il a fallu tirer, au cours des principales guerres du siècle, pour mettre un seul homme hors de combat.

D'après les comptes-rendus officiels et les rapports des médecins militaires de l'époque, aux fameuses batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, de Friedland, d'Iéna et d'Eckmühl, chaque soldat tué ou blessé représentait environ 3,000 cartouches tirées.

A Leipzig et pendant la campagne de France, en 1814, il n'a pas fallu moins de 10,000 balles pour mettre un seul homme hors de combat.

Avec les perfectionnements apportés à l'armement européen, la moyenne s'abaisse très vite. A Solferino, en 1859, les Autrichiens font pleuvoir sur les troupes françaises un déluge de 8,400,000 projectiles, tuant ou blessant 12,000 Français : soit 700 cartouches tirées par homme atteint.

En 1870, pendant certains engagements particulièrement meurtriers, la moyenne est tombée à 250, et l'année dernière, durant les opérations autour de Santiago, elle a atteint le minimum de 230 balles par soldat.

Les pauvres bêtes. — Bientôt va s'ouvrir à Varsovie le marché aux oies, qui se tient tous les ans dans cette ville depuis un temps immémorial, et où plus de trois millions de volatiles sont vendus chaque année.

Or, il paraît que ces bêtes, destinées pour la plupart à l'exportation en Allemagne, ne sont pas envoyées par le chemin de fer, comme on pourrait le croire. Elles viennent à pied, — pardon ! nous voulons dire à pattes, — en troupeaux de trois ou quatre cents à la fois, sous la conduite d'un gardeur professionnel qui, avant de leur faire le voyage, les entraîne pendant plusieurs semaines dans les conditions suivantes :

Les oies sont d'abord exercées à marcher sur une mince couche de goudron, dont leurs pattes s'imprègnent en se durcissant. Puis on les habitue à franchir de longues étapes et à traverser toutes sortes de terrains, marécageux ou rocailleux, plats ou couverts.

Alors seulement commence la marche finale, devant aboutir à Varsovie, et souvent très pénible. La plus grande partie des troupeaux d'oies, en effet, sont formés à Wilna, à Duna-bourg, plus loin même quelquefois. Les étapes, de plusieurs centaines de kilomètres, doivent être couvertes rapidement et pendant les chaleurs. Aussi, en arrivant à Varsovie, les bêtes épuisées sont-elles soumises à un gavage réparateur.

Lè canaris d'éboitons.

« Cein' que l'est portant què dè no ! » desai caquies dzo dévant Tsalanda la Rosette à Tatton, ein vouaiteint lo tia-caïon l'ai déchicotà se n'anglais.

L'est veré, quand on l'ai sondzè bin, que cliào pourrès bitès ont on soo bin minabillio dein stu bas mondo. Que dào dianstre dereint-no, no z'altro, s'on sè véyai einellieure dinse, po tota sa via, dein on éboiton io bin soveint on ne vai papi on istièrè et io on no bourèrai dè pedance tant qu'ia no fèrè chaotà ! Qu'este que no dereint quand on ne no saillèrai jamé défrou què po no tsandzi dè paille àobin po no frottà lè tsambès avoué on bocon dè lard quand on arà d'ai douleur pè lè piautés ! Et, quina grimace fareint-no s'on ne poivè, coumeint cliào pourrès bitès, rein mé preindrè lo frais, rein mé vairè lo sèlào, ni la louna, lè z'étailès, lè niollès, lè z'osès et tot cein que no fà tant plliès dè vairè et qu'on bio matin on vindrài no fèrè lèva po allà passà l'arme à gautse ! Vouaïque portant lo soo dè ti lè caïons ! mà, n'est-te pas on soo bin terrible ?

Que volliài-vo ? tsaon sa porchon dein stu mondo et faut bin sè nuri d'ouïe, à mein dè medzi dào tsin àobin d'ai rattès et d'ai mouzets, coumeint l'ont fè pè Paris ein 71. Pu, n'ia pas à derè, la tsai dè caïon est 'na ruda bouna pedance ; tot est bon, du lo mor tantqu'è à fin bet dè la quiaua. Avoué lo sang, vo fédès d'ai boudins et d'ai matafans que vont destra bin avoué d'ai truffès boulaîtès ; lo mor, lè bajoue, lè piotons, lo petit salà, mimameint la quiaua, vouaïque on régat s'on lè met couaire avoué dè la compoûta ; lo lard et lè couètelettès vont bin avoué totès sortes d'affèrès ; et lè jambons avoué d'ai choux ! et la sàocesse à grellhi avoué dè la salarda ài carottès ! et lo tsergosset ? et clià à fèdzo avoué dào papet ào poret ! Et lè sàocessons, du lo pe petit tantqu'è à botatot, qu'on pào medzi avoué quiet que sai !

Enfin, breffe ! tot est bon tsi lo caïon et s'on ne medze pas lo bourelion, on s'èin sai po graissi lè raissès et avoué la pètblia, on fà d'ai borsès à taba qu'on n'èin vai pas la finition, tant douront.

Cliào pouro caïons ne sont portant rein défecilo po lo medzi et ne sont rein morfrelets. Pè pou qu'on aussè on courti àobin on pllian-

tàdzo, tot lào z'est bon : d'ai restès dè jerdinadzo, d'ai truffès que ne valliont rein po lo dina, lè lavurès, la laïtia, la couète, qu'on pào avai po rein à la frèteri et on pou dè reprin dè sa-t'èin quatorze, vouaïque tot cein que lào faut. Crayo que n'ia què lo kegnu et la rese-gna que n'amont pas.

Adon, s'on lè z'a bin bourrà et se vont bin, pè vai l'àoton, vo z'ài dza d'ai bitès que vo font quatro d'ai dè lard avoué on demi-pouce dè pène, que cein va bin à la fenna po reimpllià sè toupenès.

Lo lard bin gras est 'na boun'affèrè po cliào que l'àmont dinse et lè Chouabes et lè Badi-ches s'èin relètsont lè pottès ; mà, quand l'a 'na petita veina dè tsai rodze ào maitein l'est onco bin dè meillào. Ora, coumeint faut-è fèrè po l'avai dinse ? Ne pu pas vo lo dere, mà attiutà clià z'iquie :

Bricolon avai dou caïons à l'eingrais et ne sè pas quina lubie l'avai z'u, mà tantia que lào baillivè à medzi sa-t-à houit iadzo per dzo d'ai pecheintès mètra tot épaisès dè truffès et d'ouïe d'altro, tandi dou dzo, et tandi trai ào quatro dzo après laissivè l'audzo vouido et ne lào portavè papi cein que vo z'arai fé mau à n'on ge, que cliào pourrè bitès crèvavont dè fan et fasion on détèrtin dào dianstre dein l'éboiton ; ronnàvont que d'ai sordiers et coudhivant solèva lo couvai dè l'audzo avoué lo mor. Ion d'ai vezins qu'avai oiù cé boucan, va dèmandà à Bricolon porqu'èit laissivè crèvè dè fan cliào pouro bitès asse grantein.

— L'est ma moudà, l'ai dese Bricolon, mè caïons, vu lè z'acoutema à fèrè dou dzo gras et trài dzo mégro.

— Et porqu'è ? fou que t'è !

— Et bin, l'est po avai dào lard bin eintremèclià, kà l'amo dinse !

Une peur bleue.

Le *Voleur* a publié un récit plein d'émotions, et dont l'auteur fut le héros. Celui-ci nous raconte qu'il voyageait dans les malaises, Sumatra et Java, en compagnie d'un géographe et d'un géologue français. — Nos voyageurs débarquèrent un soir dans le défrichement de Nieuwenhuys, où séjournaient une douzaine de colons néerlandais servis par toute une population de Malais et de Chinois.

Le village est fortifié contre les tigres qui, en ce même territoire, s'emparèrent par deux fois, en 1811 et en 1853, des colonies malaises, dont ils dévorèrent les occupants.

Se levant, un jour de bonne heure, le narrateur, cycliste passionné, se promena dans le village pour respirer l'air frais du matin. Tout à coup il remarqua une magnifique bicyclette remise sous un hangar, et portant une des plus célèbres marques américaines. A la vue de cette excellente machine, il fut pris d'une envie irrésistible d'en faire l'essai.

Et il l'enfourcha.

Maintenant laissons-le faire lui-même le récit vraiment dramatique, terrifiant même de la scène à laquelle nous allons assister.

Un assez bon chemin s'étendait devant l'habitation, commencé par les anciens Malais dévorés, fini par la colonie néerlandaise. J'y pris mon vol, délicieusement, je filai avec une vitesse de course. Positivement, c'était une machine parfaite, obéissante, sensible, rapide. L'envie devint irrésistible, et, sûr d'être excusé par notre aimable hôte, me voilà vaincu et courant à pédale forcée à travers les rizières et les cafétiers.

Cinq ou six kilomètres me séparaient de la forêt ; ils furent franchis en quelques minutes. Je me trouvais devant un océan de verdure. Je demeurai ensorcelé par l'endroit. Pour mieux en goûter la grâce puissante, je descendis de machine. Je m'assis sur une pierre de granit.

Tandis que j'étais ainsi, des branchages craquèrent, quelque chose de lourd et de léger ensemble